*Hussigny-Godbrange, France
Jacques Fronteau
17 juin 1940*

Français !

À l'appel de monsieur le président de la République, j'assume à partir d'aujourd'hui la direction du gouvernement de la France. Sûr de l'affection de notre admirable armée, qui lutte avec un héroïsme digne de ses longues traditions militaires contre un ennemi supérieur en nombre et en armes, sûr que par sa magnifique résistance elle a rempli son devoir vis-à-vis de nos alliés, sûr de l'appui des anciens combattants que j'ai eu la fierté de commander, sûr de la confiance du peuple tout entier, je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur.

En ces heures douloureuses, je pense aux malheureux réfugiés, qui, dans un dénuement extrême, sillonnent nos routes. Je leur exprime ma compassion et ma sollicitude. C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat.

Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec nous, entre

soldats, après la lutte et dans l'honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités.

Que tous les Français se groupent autour du gouvernement que je préside pendant ces dures épreuves et fassent taire leur angoisse pour n'écouter que leur foi dans le destin de la patrie.

Discours du maréchal Pétain

Ce matin, le maréchal Pétain s'exprime à la radio. Dans une allocution très solennelle, il nous annonce qu'il faut cesser le combat et que notre armée, bien qu'ayant vaillamment combattu, a perdu face à un ennemi supérieur en nombre et en armes. Ma mère change de visage et semble s'éteindre alors que le poste de radio vibre encore de la voix du maréchal, dans le salon de René, notre voisin. Une cigarette dans la bouche, il éclate d'un rire sarcastique puis lance, dans un patois local très prononcé :

—N'gars s'merde d'puis un an d'ja. Les Boches s'pas s'p'rieurs, c'nous qu'sommes b'don.

En temps normal, j'éclaterais de rire, comme chaque fois que le vieux René prend la parole et que je comprends un mot sur deux. Avec ses dents jaunes, ses cheveux sales et son accent à couper au couteau, il a toujours fait peur aux enfants du village. Parfois, lorsque je sors de la mine après ma journée de travail, il m'attend et mon père fume une cigarette avec lui. René ne travaille plus depuis plusieurs années. Pour passer le temps, il fume, boit du vin et écoute la radio. Son jeu favori consiste à critiquer toutes les actions du gouvernement. Ensuite, il va au bar et il donne son avis à tout le village. Il est connu comme le loup blanc, à Hussigny-Godbrange. René est pensionné de la guerre 1914-1918. C'est là-bas qu'il a perdu l'une de ses jambes. Elle a été arrachée par un obus qui est

tombé dans sa tranchée et a explosé. Il ne doit sa survie qu'à la montagne de boue qui l'a recouvert. On le reconnaîtrait entre mille, avec sa jambe de bois et ses phrases incompréhensibles.

Si ce jour avait été un autre que celui-ci, j'aurais ri de lui. Mais ce matin, je reste interdit, les yeux fixés sur le poste de radio, comme si Pétain se trouvait devant moi. Je le connais de nom. Ce n'est pas n'importe qui. C'est le héros de la bataille de Verdun. Papa ne nous parle pas souvent de la guerre des tranchées, mais lorsqu'il l'évoque, il a toujours un mot pour Pétain. Il a combattu quatre années dans ces boyaux boueux. S'il s'en est sorti physiquement sans séquelles de guerre, à l'inverse de René. Il n'en a pas été pareil de son esprit. Il ne s'est jamais remis des horreurs de la Grande Guerre durant laquelle il a perdu bon nombre de ses camarades. Il décrit parfois le soir, lorsqu'il a un peu trop bu, les champs détruits par les trous des obus et l'odeur de la poudre et du brûlé. La nuit, il se réveille parfois en hurlant et j'ai l'impression qu'il reproduit les cris et les suppliques de ses camarades à l'agonie.

Mon père n'est pas avec nous ce matin, autour de la radio. Il est parti depuis plusieurs mois déjà. Le 3 septembre 1939, la France a déclaré la guerre à l'Allemagne, suite à l'invasion de la Pologne le 1^{er} septembre. Par soutien envers le Royaume-Uni, son allié, la France s'est jetée dans la lutte contre Hitler et les hommes ont été rappelés sous les drapeaux. Mon père a reçu son ordre de mobilisation quelques jours après l'annonce de la guerre. Seuls ceux de vingt à quarante ans ont été mobilisés. À un an près, mon père y aurait échappé. Moi, j'étais trop jeune pour le suivre. Il est parti d'un air résigné, le regard vide, l'air affligé, sans grand enthousiaste. Il laissait derrière lui sa femme endeuillée, son fils et sa petite fille, ma sœur. Il a revêtu sa vieille tenue militaire, nous a serré chacun dans ses

bras puis s'est éloigné sur le pas de la porte sans se retourner pour rejoindre le centre de recrutement.

Depuis, nous avons reçu quelques nouvelles par la poste. Il a été affecté sur le front du Nord-Est et il décrit chaque fois un quotidien fait d'attente. Les offensives ne semblent être que des escarmouches et les batailles n'ont jamais rien de décisif. On se demande ce que la France attend pour attaquer. Mon père patrouille, avec plusieurs de ses camarades. Ses missions de reconnaissance semblent surtout destinées à les occuper. Dans ses lettres, il nous parle de son désir de rentrer à la maison pour nous retrouver et goûter la cuisine de ma mère. C'est un vrai gourmand. Il adore manger et les rations militaires ne le contentent pas, ce qui le met en colère. Il parle d'une nourriture de pigeon qui n'est qu'un amuse-bouche qui lui donne encore plus faim qu'avant le repas. Je suis toujours peiné à l'idée qu'il ne soit pas rassasié. Ici, les tickets de rationnement ont fait leur retour mais nous ne souffrons pas, grâce aux poules et au potager.

Plus les jours passent, plus les lettres de mon père laissent entrevoir la dépression dans laquelle il s'enfonce. Il n'a jamais été un homme d'une gaieté suprême, mais il lui arrivait d'être souriant et enjoué – surtout aux heures de repas ou quand il parlait avec ma mère. Pourtant, les mots qu'il trace au crayon sur ces bouts de papier laissent entrevoir l'abîme dans lequel il s'enfonce doucement. Ma mère ne cesse de répéter qu'il doit revenir sous peine de devenir fou et de mourir de déprime.

Le moral de nos troupes commence à s'effriter depuis plusieurs semaines. Même si l'État continue d'affirmer que nous sommes en position de force, nous sommes loin d'être dupes. Les Allemands avancent sur plusieurs fronts et ils ne tarderont pas à nous attaquer. La presse affirme que nous sommes prêts à les recevoir alors que les lettres de mon père parlent d'une « drôle de guerre » dans laquelle on attend

qu'ils nous attaquent sans prendre les devants. Finalement, nous avons été pris de court, comme c'était à prévoir, d'après le vieux René. Le 10 mai dernier, les Allemands ont lancé une offensive et envahi les Pays-Bas, puis la Belgique, le Luxembourg et enfin la France. Nous avons un arsenal militaire performant, mais nous avons été pris de vitesse par l'attaque éclair des Allemands. Utilisant à plein les concepts de choc et de vitesse, ils ont traversé le massif des Ardennes à la vitesse de l'éclair, là où nous ne les attendions pas. Car, comment croire que les Allemands choisiraient de pénétrer dans le pays par un massif aux routes étroites et sinueuses qui rendaient difficile le passage des chars d'assaut ? Pourtant, c'est visiblement la stratégie qu'a décidé d'employer Hitler et qui s'est avérée efficace.

Les Allemands ont envahi le pays. Depuis plusieurs semaines, nous vivons dans la crainte, au rythme de leurs avancées. Nous les attendions dans l'Est mais ils sont entrés par le Nord, puis ont filé droit sur Paris. Le gouvernement s'est enfui et a trouvé refuge à Vichy. Maintenant que les Allemands sont chez nous et que l'espoir d'une victoire semble nous avoir été ôté, le héros de Verdun parle d'armistice. Il loue les forces de nos armées et nous parle de défaite dans la même phrase. C'est complètement contradictoire. Comment se féliciter d'avoir vaillamment combattu tout en acceptant de perdre ? Comment croire que nous avons tout donné dans la bataille alors que nous venons d'être terrassés ?

Le vieux René n'arrête pas de marmonner dans sa barbe. Il postillonne et s'énerve contre « la stupidité » de nos généraux et de notre stratégie militaire.

— C'quoi c'te str't'gie d'm'de ! C't'était pas ça d'temps des tr'chés.

Maman choisit ce moment-là pour rentrer à la maison. Nous ne possédons pas de radio chez nous, car nous sommes

trop pauvres, mais nous profitons souvent de celle de René. C'en est trop pour elle et elle semble étouffer dans cet environnement étroit. Nous rentrons en silence. La rue est quasi déserte. Les gens sont soit chez eux, soit à la mine. Exceptionnellement, je travaille de nuit ce soir, pour remplacer un collègue. Je sens la fatigue me tirailler et je serais volontiers allé me coucher.

Nous pénétrons dans la maison par la porte restée ouverte. Tout le monde se connaît ici et nous ne craignons pas les cambrioleurs. De toute façon, que prendraient-ils ? Nous n'avons rien à voler. Notre maison se compose de quatre pièces en rez-de-chaussée. Un petit couloir pour l'entrée, aux carrelages dépareillés et multicolores qui mènent, à gauche, dans une pièce qui sert de cuisine, à droite, dans une salle d'eau étroite et en face, dans un petit salon biscornu. Nous avons aussi deux chambres, l'une pour mes parents et l'autre pour mes sœurs et moi. Enfin, pour ma sœur et moi.

Maman rentre dans la cuisine et me demande de mettre la table pendant qu'elle fait chauffer l'eau du bouillon de légumes et que ma sœur râpe du pain et du parmesan. J'attrape trois paires de couverts, les dépose et remplis le broc d'eau. Un quart d'heure plus tard, Maman dépose le bouillon de *passatini*¹ sur la table, dont elle s'empresse de garnir nos bols. Nous déjeunons dans le silence, avec pour seul bruit celui de nos bouches qui aspirent le liquide fumant. Je pense à la guerre, je pense à Papa. Maintenant que nous avons perdu, va-t-il revenir ? Comment va être notre vie, désormais ? Pouvons-nous espérer un retour à la normale ou les Allemands vont-ils chercher à récupérer notre territoire ? Nous sommes en Lorraine, région disputée par la France et l'Allemagne depuis 1870. Je n'y suis pas née et nous sommes

1. Il s'agit d'une recette italienne à base de pain et de parmesan qu'on consomme dans un bouillon.

arrivés ici à mes dix ans, mais je sais que beaucoup d'anciens sont encore traumatisés par le temps de l'occupation allemande. Les vieux d'ici parlent encore avec tristesse de cette période durant laquelle on leur a ôté la citoyenneté française pour faire d'eux des Allemands.

Je n'arrive pas à croire que la France ait perdu. Mon esprit ne cesse d'osciller entre cette annonce et le visage de mon père. Je suis beaucoup plus inquiet pour lui que pour notre pays. Le maréchal n'a rien dit sur nos militaires. Que signifie la défaite pour nos soldats ? Risquent-ils d'être envoyés en Allemagne ? Peut-être ont-ils déjà été capturés et envoyés dans des prisons allemandes ?

À la fin du repas, Maman va se coucher. De grands cernes creusent ses yeux et elle semble avoir mille ans. Je m'occupe de débarrasser la table pendant que Liliane sort jouer dehors. Je finis de me préparer un café lorsque ma petite sœur pousse la porte et entre comme une furie, un document à la main. Sur le moment, je ne l'entends pas arriver. La guerre et mon père continuent de tourner dans mon esprit. J'entends encore la voix du maréchal et je ne peux pas croire qu'une nouvelle plus tragique puisse nous parvenir aujourd'hui. Pourtant si...

Papa est mort. C'est écrit noir sur blanc. « Henri Fronteau. Mort pour la France. » J'ai relu plusieurs fois ces mots mais, à chaque fois, ils reviennent me percuter comme un coup de fouet. J'ai mal et l'impression d'étouffer. J'ai froid et chaud à la fois. Ce n'est pas la même douleur que lorsque je me blesse. C'est la même que celle que j'ai ressentie l'année passée et de laquelle je ne suis pas encore guéri. C'est la douleur de la perte. La douleur de l'annonce qui précède l'absence. Je n'étais pas préparé à la ressentir de nouveau. C'est trop brutal et ça fait trop mal. Elle m'écrase, m'envahit et je sais qu'elle

ne me quittera plus jamais. J'ai mal à la poitrine et je crois d'abord qu'il s'agit d'une blague. Quand Liliane accourt dans la cuisine, alors que mon nez est plongé dans la tasse en faïence ébréchée dans laquelle je bois mon café fumant, je relève les yeux et je l'envoie promener. Ma petite sœur et ses bêtises. Elle tient une enveloppe ouverte dans une main et une lettre dépliée dans l'autre. Elle la tend vers moi et répète :

— Jacques ! Papa est mort.

Sur le coup, je ne comprends pas. Ou plutôt, je refuse de comprendre ce qu'elle me dit. Je ne veux pas y croire et je rejette la nouvelle.

— Ne rigole pas avec ça, c'est pas drôle, m'énervé-je.

Elle insiste et répète mon prénom en boucle. Je pose ma tasse de café et lui fais signe de partir.

— Tu as sans doute mal lu. Tu ne sais qu'à moitié lire.

Ma sœur a toujours eu des difficultés avec le français. Ma mère a été convoquée plusieurs fois à l'école pour entendre les reproches de la maîtresse, désespérée à l'idée que Liliane ne soit pas capable de distinguer les « re » des « che ». La plupart du temps, c'est Maman ou moi qui lui faisons la lecture le soir. Alors, comment puis-je la croire quand elle affirme avoir lu ces mots ?

— C'est le facteur qui l'a lu pour moi, continue-t-elle avec insistance.

Je finis par tendre la main, histoire de la faire taire. Elle me donne le courrier. La lettre est datée du 1^{er} juin. Le monde semble s'écrouler autour de moi à mesure que mes yeux parcourent le document. Nous avons déjà subi assez de drames dans notre vie. Mon père ne peut pas être mort, pas après ce que nous avons vécu deux ans auparavant et pas après l'annonce de la défaite. Est-il seulement possible d'avoir déjà subi autant de malheurs dans une vie si courte ? Je lis le papier, encore et encore. Puis ma main serre le document

et le papier froissé devient une boule informe dans ma main. Les mots s'impriment profondément au fond de mon esprit et tournent en boucle : *Mort pour la France, mort pour la France, mort pour la France. Mort, mort, mort.* Papa n'est plus là. Mon père ne reviendra pas. Jamais. Je ne le verrai pas courir dans la cour et me tendre les bras. Je ne le verrai pas franchir le pas de la porte pour nous annoncer que la guerre est terminée. Je ne le verrai plus s'asseoir à table pour déguster le pot-au-feu préparé par ma mère. Je devrai supporter son absence pour le restant de mes jours.

— Il faut le dire à Maman.

Je relève les yeux. Liliane est toujours là, les bras ballants, ses cheveux tressés retombant en deux nattes de chaque côté de ses épaules. Elle m'observe de ses grands yeux aussi bleus que les miens, sans trop savoir quoi faire. Elle attend que je prenne une décision. Moi, l'homme de la famille, maintenant que papa n'est plus là.

— Nous ne lui dirons rien.

Ma petite sœur fronce les sourcils, sans comprendre.

— Il faut le dire à Maman, insiste-t-elle.

— Non, je répète. Nous ne lui dirons rien.

Nous ne pouvons pas le lui dire. Pas maintenant, pas après Marie-Blanche. Elle ne supportera pas de perdre notre père, son mari. Elle ne peut pas perdre coup sur coup sa fille chérie et l'homme de sa vie. Je ne peux pas la faire souffrir davantage en lui annonçant cette nouvelle. Elle a déjà subi un drame dont elle arrive à peine à se relever et le départ de notre père l'a beaucoup affligée. Elle ne survit que grâce à l'espoir que nous allons bientôt nous retrouver.

— Nous n'avons pas le choix, dit Liliane en faisant un pas vers moi.

Je ne me suis pas aperçu qu'elle était si proche. Quel âge a-t-elle déjà ? Il me semblait qu'hier, elle n'avait que dix ans. Pourquoi semble-t-elle plus âgée à présent qu'elle me fixe avec une telle intensité ?

Je me laisse tomber sur la chaise en paille, derrière moi. La vaisselle goutte doucement jusque dans l'évier et le soleil de l'après-midi inonde la cuisine. Je laisse mon regard s'attarder sur le jardin. Les poules ont besoin d'être nourries. La rhubarbe doit être ramassée et il y a le potager à arroser. Je dois aussi aller à la mine ce soir. Liliane attrape un chiffon et commence à essuyer la vaisselle. Mon café a refroidi mais je le bois quand même.

— On va s'en sortir, me dit-elle.

Je ne suis pas sûr, mais je sais que nous n'avons pas le choix. Papa est mort. Marie-Blanche est morte. Mais nous, nous sommes vivants et il faudra bien continuer et faire face. Liliane range la vaisselle.

— Nous le lui dirons ensemble. Nous sortirons tout à l'heure pour cueillir les fraises et arracher la rhubarbe et nous lui dirons pour Papa.

Elle me regarde. Je hoche la tête car je sais qu'elle a raison. La vie continue sans eux. Les morts partent et les vivants sont condamnés à vivre.

Nous sommes le 17 juin 1940. Dans quelques jours, le maréchal Pétain signera un armistice avec l'Allemagne et la guerre sera officiellement terminée. Pourtant, pour nous, elle ne fait que commencer. C'est ça, notre guerre...